

Avant-Propos

Le manuscrit original de mon premier livre de poèmes *La Lutte avec l'ange*, commencé à Strasbourg en 1939, à dix-huit ans, achevé aux Etats-Unis en 1949, a longtemps dormi au fond d'une malle, égaré parmi mes bagages d'éternel errant.

C'est sous une forme disjointe et morcelée, sensiblement différente de sa conception première, plus ramassée, que cet ouvrage a paru en mai 1950 à Paris, et qu'il fut repris par les éditions Flammarion en 1972, en tête du recueil *Le Soleil sous la mer*, où figurèrent la plupart des poèmes écrits entre 1939 et 1971.

En triant, dans mon grand âge, divers papiers d'autrefois, j'ai retrouvé intact le texte de *La lutte avec l'ange* dans sa version initiale, demeurée inédite jusqu'à sa publication, chez L'Harmattan, en 2005. C'est une œuvre d'un seul tenant, animée d'un souffle qui se renouvelle sans cesse, emportée, avec le feu de la jeunesse, dans un mouvement rythmique soutenu, pareil à celui de la danse.

J'ai noté dans mon journal intime, entre le 10 et le 13 novembre 1942, comment se sont imposés les thèmes de *La lutte avec l'ange* lors de notre bref séjour à Lisbonne, juste avant l'embarquement sur le *Serpa Pinto* à destination des États-Unis d'Amérique, où j'allais faire l'expérience d'un long exil intérieur.

*

Journal du 10 novembre : « Jacob, resté seul sur la rive du gué, est assailli de pressentiments. Il voit venir l'ange redoutable et tente de le fuir dans le rêve, le mirage de la beauté, de l'absence éternelle. Ce mirage évanoui, Jacob se trouve plus que jamais dans l'obligation de lutter, de tenir tête à l'ange muet du destin, auquel il demande en vain son nom, et le sens qu'il faut donner à l'affrontement imposé d'en haut. Il accepte la lutte par désespoir, mais se sent défaillir. La vue des enfants là-bas, de l'autre côté du gué, lui rend la force de vivre et de s'acharner.

Pendant que son corps se résigne à continuer la lutte avec l'ange, il enferme son esprit dans un songe et le sépare du combat actuel ; c'est là son erreur première, – il veut lutter avec Dieu en l'oubliant. Mais bientôt la violence douloureuse de l'attaque l'arrache à sa tentative de réclusion en soi-même. Il se voit alors plus misérable et plus seul que jamais, dans le vent froid du désert nocturne. Soudain, au plus noir de l'angoisse, il prend conscience de lui-même, affronteur du temps du monde, en même temps que de la personne réelle de l'antagoniste sacré, dont il étreint la présence à bras-le-corps dans l'instant actuel de son existence d'homme. Alors la lamentation de Jacob fait place à la louange, le chant de deuil à celui de l'amour et de la joie. Jacob se réveille de son rêve de protection illusoire ; le combat actif de l'alliance commence, que va couronner la lumière d'un jour à venir. »

Journal du 13 novembre : « Appréhension de Jacob dans la nuit. Rencontre soudaine de l'ange près du gué profond. La provocation, les hésitations de l'homme. Acceptation du combat surhumain. Lutte de Jacob : au contact des membres d'acier de l'ange, l'être de Jacob est pénétré d'un flux de puissance et de pureté. Toute fatigue de l'existence se dissipe ; la confrontation douloureuse se mue en jouissance ; Jacob récupère la force de l'origine, il rentre en possession de soi. Déviation dans un temps absolu, qui devient le bien conscient de Jacob. Désormais les souffrances extérieures prennent à ses yeux une autre signification. Ce sont des accidents qu'il assume sans trop s'en soucier. Pour l'essentiel, il participe de la rigueur de l'ange qui le métamorphose en Israël. Il est transfiguré dans le noyau de son âme, changé dans sa semence même.

Jacob, homme-temps, se fait origine du messie innombrable que réalisera, à travers l'histoire, sa descendance. Le poète célèbre, par tout acte de création, la répétition de ce mystère, dont il propose dans l'œuvre un simulacre. Tout poème, en se réalisant hors de l'absence, du chaos, de la solitude, mime le combat de Jacob avec l'ange. Un esprit créateur joue littéralement pour le bénéfice de sa propre conscience le drame que la Genèse individualise au gué du Jabbok. Il rentre ainsi dans l'orbite des aimés de Dieu, en dépit des tourments qui l'assaillent du dehors. « Mais il boitait de la hanche » : le sacrifice du corps parfaitement beau est un complément nécessaire de la lutte de Jacob. Dieu se réjouit de la possession du monde et l'odeur de l'offrande lui est agréable, parce qu'elle fait participer une fois de plus la chose offerte et la créature offrante à sa propre unité, illuminée par la connaissance.

C'est ici le sacerdoce de l'homme, et le constant service des astres et des morts. Qu'est-ce qui distingue le mort du vivant ? Le mort se consacre entièrement à son sacerdoce, le vivant a le temps de s'en distraire et d'y manquer. Il lui est donné de vivre un instant en dehors de Dieu, se prenant souvent lui-même pour tel. Mais l'ange, en surgissant au gué nocturne, rappelle Jacob à l'ordre. Maintenant il n'y a plus d'échappatoire pour lui, ni pour sa descendance jusqu'à nous. C'est contre cette distraction hors du sacré que témoigne le poète par sa création même, – acceptation farouche du combat désiré. Il connaît la mort vivante, celui qui refuse d'emprunter cette voie. Mais celui qui la suit gardera à la hanche la blessure persistante de l'affrontement.